

Anglais. Il accompagna M. Marin qui commandait un détachement envoyé par le gouverneur vers Sarasto. "On brûla le fort, dit Lalande, les établissements de Lydius, plusieurs moulins à scie, les planches, les madriers et autres bois de construction, les amas de vivres, les provisions, les troupeaux sur près de quinze lieues d'habitation, et l'on fit cent quarante-cinq prisonniers. . . ."

A la prise d'Oswégo par Montcalm, M. Picquet était là, avec un détachement de 250 sauvages. Les forts ayant été complètement rasés, il s'avance au milieu des ruines, et plante une grande croix sur laquelle est gravée cette inscription : *In hoc signo vincant* ; et tout près un poteau, aux armes de la France, avec cette autre inscription : *Manibus date lilia plenis*.

Il y avait, comme je l'ai déjà dit, au siège du fort William-Henry, près de mille sauvages, chrétiens et infidèles, appartenant à quarante et une tribus différentes. Les Iroquois de la Présentation, du lac des Deux-Montagnes et de Caughnawaga y étaient largement représentés, et accompagnés par leur missionnaire, M. Picquet. L'abbé Mathevet, un autre sulpicien, y était aussi, comme aumônier des Népissings, et le P. Roubaud, comme aumônier des Abénakis. Ces trois prêtres assistaient au grand conseil des sauvages, tenu, sous la présidence de Montcalm, près du camp de Rigaud, sur les bords du lac George, la veille du siège. On y voyait aussi les officiers canadiens, auxquels Montcalm avait confié le commandement des sauvages : le brave et hardi Saint-Luc de La Corne ; l'intrepide Marin ; Charles Langlade, qui avait quitté sa femme sauvagesse à Michillimackinac pour se joindre à ses compagnons d'armes ; Niverville, Langis, La Plante, Hertel, Longueuil, Herbin, Lorimier, Sabrevois, Fleurimont, tous familiers, depuis leur enfance, avec les bois et les sauvages.

Après le conseil, les prêtres passèrent le reste de la journée à entendre les confessions des sauvages chrétiens. Les sauvages païens suspendirent à un poteau un vieil habit et une paire de jambières comme tribut au manitou. Cela embarrassait, paraît-il, les trois prêtres qui voulaient dire la messe. Ils ne savaient pas s'ils devaient célébrer en présence de ce sacrifice fait au démon, et communiquèrent leur doute à Montcalm : "Mieux vaut dire la messe de la sorte que de ne pas la dire du tout," répondit le caustique militaire.

Saint-Luc de La Corne, dont je viens de mentionner le nom, avait un talent tout particulier pour commander les sauvages. Au siège du fort William-Henry, on l'appelait le général des sauvages. Il était en 1759 à la Présentation, pendant que les Anglais s'avancèrent à la fois de l'est, du sud et de l'ouest vers le centre de la colonie, l'enserrant dans un réseau inextricable. Il fut chargé d'aller à la rencontre de Haldimand, qui tentait de relever Oswégo, et de Prideaux, qui voulait attaquer Niagara ; et il marcha à la tête d'un détachement de mille hommes, Français, Canadiens et sauvages. L'abbé Picquet était de la partie.

La petite armée fait bientôt son apparition au milieu des souches, des buissons, des troncs d'arbres renversés qui entourent le camp d'Oswégo. M. Picquet commande alors à ces braves soldats de se mettre à genoux, leur donne solennellement la bénédiction, puis, leur adressant chaleureusement la parole, leur recommande de ne pas faire quartier aux ennemis de la patrie.

Haldimand est pris par surprise. Bon nombre de ses soldats sont dispersés dans la forêt, occupés à couper du bois pour relever le fort. Ceux de La Corne en profitent, et font feu de toutes parts ; la partie menace d'être rude pour les Anglais. Malheureusement, quelques Canadiens, je ne sais à quelle occasion, prennent l'alarme, et courent à leurs bateaux, renversant à terre M. Picquet sur leur passage. M. Picquet se relève, plaisante ces hommes effarés, remet tout le monde à l'ordre, puis le détachement va se poster derrière une rangée d'arbres, et l'on fait feu de nouveau sur l'ennemi.